

sée par les sanglots :

— Oui, c'est le sommeil, mais le sommeil éternel, et Jésus n'est pas là pour ressusciter mon enfant !

La mère avait veillé six jours et six nuits sans fermer les yeux, et même, après que Théodosie eut rendu le dernier soupir, elle avait voulu être seule, et ses deux fidèles servantes dormaient dans une chambre voisine.

Exaltée par la douleur et accablée de fatigue, Ulrique rêvait sans dormir, ses idées flottaient au hasard, sans ordre et sans suite, elle oubliait le temps et le lieu ; une seule pensée lui restait claire et présente, celle de son irréparable malheur. A ce moment, elle eut une vision que nous rapporterons fidèlement, d'après elle-même, en lui laissant toute la responsabilité du récit. Une chose est certaine, c'est que la pauvre mère croyait à sa vision, et, quelle que pût être l'opinion de ceux à qui elle en a fait confidence, nul n'aurait voulu contester avec elle ; tel qu'il la croyait sous l'empire d'une illusion était forcé de reconnaître que son rêve était la démonstration la plus vive d'une grande vérité, c'est que DIEU FAIT BIEN CE QU'IL FAIT.

A la lueur de la lampe expirante, une figure aimable et douce parut au chevet du lit funèbre : c'était comme un ange, comme une autre Théodosie, mais ses cheveux étaient blancs, sa taille plus svelte encore ; ses yeux brillaient d'un éclat divin.

— Que ton sourire est paisible, heureuse enfant ! dit le Songe en se penchant sur elle. Assurément, des lieux que tu habites, tu vois ce que tes yeux mortels ne voyaient pas ; tu parcours en esprit le jardin de la vie, et tu sais désormais de quels malheurs la mort t'a préservée. Je les ferai connaître à ta mère, et, lorsqu'elle aura vu de ses yeux et entendu de ses oreilles ce qui devait t'arriver ici-bas, si elle persiste dans ses regrets et redemande encore à Dieu son enfant, eh bien ! le souffle de la vie viendra gonfler de nouveau ta poitrine, tes mains jointes s'ouvriront, tes lèvres closes retrouveront leur langage. Oui, Ulrique je vous le déclare, Théodosie revivra ; mais songez-y bien, vous alliez contempler l'irrévocable avenir que la mort seule était capable d'arrêter, et votre prévoyance n'y pourra changer rien, car, aussitôt que votre vou sera exaucé et que vous presserez dans vos bras Théodosie vivante, vous oublierez absolument tout ce que vous aurez vu et entendu, vous n'en aurez ni souvenir ni pressentiment, et vous vivrez avec votre enfant comme si la maladie et la mort ne l'avaient pas visitée.

Après avoir ainsi parlé, le Songe fit quelques pas en arrière, et disparut par degrés dans une ombre flottante. Ulrique le cherchait encore des yeux dans cette vapeur, lorsqu'elle vit se dessiner au loin les clochers et les édifices d'une grande ville, éclairée par le soleil matinal. Les objets se rapprochaient par degrés, enfin la perspective disparut derrière des maisons qui semblaient passer à droite et à gauche : il se fesait une grande rumeur, formée de mille bruits divers, et tout à coup :

— Maman, nous arrivons ! s'écria Théodosie, assise avec sa mère et d'autres voyageurs dans une assez grande voiture. Voilà Stockholm !

A ce nom, Ulrique vit apparaître soudain ce qu'elle avait souvent rêvé en d'autres temps : les travaux studieux, les brillants plaisirs pour sa fille, et pour elle-même tous les devoirs imposés à la vigilance maternelle dans une situation plus difficile. Mais, sous sa garde attentive, Théodosie allait acquérir, avec la connaissance du monde, des talents qui développeraient son esprit et son cœur, et fixeraient un jour sur elle le choix d'un homme de mérite, que son Adolphe eût accepté pour gendre avec une pleine sécurité.

Une ombre nouvelle se répandit sur les objets divers qui s'étaient offerts aux yeux de la mère, en même temps que son cœur se livrait à ces flâteuses pensées, et du sein des vapeurs une nouvelle scène sortit...

— Etait-ce donc là ce qui les attendait dans la brillante capitale ? Tandis que dans le fond de la chambre Théodosie touche du clavecin, et

vocalise, et file des sons d'une beauté ravissante, Ulrique voit passer dans la rue convois sur convois. Une affreuse épidémie ravage Stockholm. L'air morne des passants, les boutiques fermées, attestent la grandeur de la calamité publique. La mère détourne la vue avec angoisse de ce lugubre tableau. Et quelle est, dans ce lit de douleur, cette personne couchée ? L'appartement est sombre ; mais Ulrique n'a pas besoin de regarder la malade au visage : elle sent bien que c'est elle-même qui est la gisante, et, si elle en doutait, Théodosie en pleurs, Théodosie qui reçoit ses derniers adieux, le lui dirait trop clairement.

— Voilà donc, ô ma mère, ce que nous sommes venues chercher à Stockholm ! Vous me quittez au moment où j'avais le plus grand besoin de vous !

La pieuse main de l'enfant fermait les yeux de la mère, et lui rendait les derniers devoirs, mais la vision épargna ces détails à l'infortunée, qui ressentait jusque dans le sein de la mort les tourments de l'inquiétude maternelle. Tout ce noir tableau disparut soudain dans les flots d'une étincelante lumière.

Ce brillant salon, je le reconnais ! se dit Ulrique, éblouie par l'éclat des bougies, des toilettes et des bijoux. Nous y fûmes accueillies dès notre arrivée, par le comte et la comtesse. Je me vois encore à cette place, au moment où je leur présentai ma Théodosie. Théodosie ! Elle y paraît seule aujourd'hui. Hélas ! elle est encore en deuil, l'orpheline, et ce n'est pas sans contrainte qu'elle est venue dans cette fastueuse assemblée. Des larmes tremblent encore au bord de ses paupières. Avec quel empressement elle saisit l'occasion de se mettre à l'écart ! Laissez-la dans ce coin sombre, oubliez-la, par grâce ; le monde n'est pas fait pour elle... Nos amis l'environnent, la comtesse l'accable de prévenances ; mais elle ne peut sourire, elle ne peut oublier... Pitié pour elle !

Le bal commence. Oh ! elle ne dansera pas, non, elle ne dansera pas. Et cette foule qui tourbillonne, ce bruit confus de voix, de rires et d'instruments, lui font comme une solitude qu'elle est heureuse de retrouver.

Il a duré longtemps, ce plaisir tumultueux, et les danseuses lassées voudraient goûter un passe-temps plus tranquille. La comtesse le leur a promis. Elle s'approche en souriant de Théodosie et lui demande de se faire entendre... Se faire entendre !... Quoi donc, cette voix que la mère faisait cultiver avec une si jalouse tendresse, que sa Théodosie devait réserver pour un époux, pour le cercle de la famille, l'orpheline en deuil doit la faire entendre au milieu de cette grande assemblée ! Mais sa voix est si belle ! son talent si rare ! la soirée de la comtesse serait si agréablement coupée par ce gracieux intermède !

— D'ailleurs, ma chère, lui dit-elle, vous chanterez ce qu'il vous plaira, même la musique la plus sérieuse, du Marcella, du Palestrina, c'est là que vous triompherez !

Théodosie résistait toujours et demandait grâce avec instance.

— Il le faut, ma chère, dit la comtesse en la prenant par la main. Je l'ai promis, vous ne me ferez pas cet affront.

Et comme Ulrique entendait le langage du cœur aussi distinctement que celui des lèvres, elle entendit sa Théodosie dire elle-même :

— C'est une nécessité de mon emploi. Il faut que j'obéisse. Si tu me vois, ma mère, plains-moi, pardonne-moi !... Elle s'avance au clavecin, la tremblante jeune fille, menée comme en triomphe par la comtesse. Un inconnu prélude et se dispose à l'accompagner. A la vue de ce doux regard, triste et résigné, l'assemblée surprise se livre à un chuchotement général, auquel se mêlent quelques légers murmures. Théodosie chante, et ceux qui l'entourent et celle qui rêve sont bientôt maîtrisés par la plus vive émotion. C'est la voix d'un ange ! Ces accents ne sont pas de ce monde ! La pieuse douleur n'eut jamais d'expression si touchante !

Mais Théodosie plus troublée elle-même que ceux qui l'écoutent, saisie tout à coup d'une suffocation, s'interrompt brusquement pour éclater en douloureux sanglots. Il se fait dans l'assemblée un mouvement général ;